NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

123 N° 3 Luglio-Settembre 2001

« Histoire du christianisme » et « Deux mille ans d'histoire de l'Église » À propos d'ouvrages récents

Bernard JOASSART (s.j.)

p. 432 - 439

https://www.nrt.be/it/articoli/histoire-du-christianisme-et-deux-mille-ans-d-histoire-de-l-eglise-a-propos-d-ouvrages-recents-522

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 123 (2001) 432-439
B. JOASSART, S.J.

«Histoire du Christianisme». T. XIII[1]
*
«Deux mille ans d'histoire de l'Église»[2]

À PROPOS D'OUVRAGES RÉCENTS

Tout lecteur ou utilisateur de cette *Histoire du Christianisme* se doute bien que sa composition était une gageure. Si Vatican II peut aisément être considéré comme matière d'histoire, notamment parce qu'on commence à avoir un recul suffisant et que se multiplient les publications de sources non officielles (p. ex. les archives de participants au concile), les décennies suivantes risquaient d'être traitées sur le mode de la «chronique», alignant surtout dates et faits, sans doute importants, mais sans que soit aisée une compréhension approfondie du passé concerné. Manque de recul donc, renforcé par les difficultés à disposer de la documentation souhaitable pour ces années d'après Vatican II et — comme c'est le cas pour l'histoire contemporaine générale — par une complexité sans cesse croissante, presque inextricable, de la vie du christianisme de notre temps.

Que le lecteur ait d'emblée ses apaisements. Certes le mode «chronique» n'est pas toujours absent; mais on ne peut que se féliciter du résultat, qui n'est pas «une» synthèse, mais bien plutôt un ensemble de synthèses. Plusieurs parties de cet ouvrage technique se lisent avec grand plaisir, étant entendu que pareille appréciation est subjective et dépend des centres d'intérêt de chacun. Et malgré des redites, inévitables, on ne peut que recommander la lecture intégrale du volume.

Trois grandes parties composent l'ouvrage.

La première est une histoire de Vatican II due à Roger Aubert et Claude Soetens. Sans doute ces quelque 120 pages ne remplace(ro)nt pas la grande entreprise dirigée par G. Alberigo, qui

---

1. *Histoire du christianisme des origines à nos jours. T. XIII: Crises et renouveau. De 1958 à nos jours*, éd. J.-M. MAYEUR, coll. Histoire du christianisme, Paris, Desclée, 2000, 25x17, 794 p., relié, ill. h.-t., 300 FF. ISBN 2-7189-0636-7.

2. *Deux mille ans d'histoire de l'Église. Bilan et perspectives historiographiques*, éd. J. PIROTTE et E. LOUCHEZ, Louvain-la-Neuve, *Revue d'histoire ecclésiastique*, n° spécial, 95/3, 2000, 26x16, 800 pages. ISSN 0035-2381.

comptera plusieurs milliers de pages. Il n'empêche. Voici à notre estime une excellente présentation que tout étudiant en histoire et en théologie se devrait de lire avec une attention soutenue. Que ce soit par l'exposé du déroulement du Concile ou par la présentation des résultats (principalement les grands textes), l'instrument est de belle qualité.

La deuxième partie s'intitule: «Les Églises catholiques et protestantes: crise, mutations, recomposition». Les problématiques étudiées concernent principalement l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord. Voici le titre des différents chapitres: 1° «La papauté après le Concile»; 2° «Le Conseil œcuménique des Églises. Les œcuménismes»; 3° «Mutations et remises en cause théologiques»; 4° «Les cadres de la vie des Églises»; 5° «Attitudes religieuses et formes de la religiosité»; 6° «Églises et sociétés»; 7° «Crises et mutations de la mission chrétienne».

Sans nier la valeur de chacun de ces chapitres, le développement, parfois ardu, de Chr. Theobald me semble particulièrement intéressant: «Le devenir de la théologie catholique depuis le concile Vatican II». Entre autres choses, l'A. montre très bien que ce qui fut «arrêté» à Vatican II était non seulement matière «ouverte», mais que l'annonce de la foi s'en est trouvée profondément bouleversée, exigeant et provoquant des modifications de comportement de tous les acteurs de cette annonce (magistère romain, «techniciens» de la curie romaine, évêques, théologiens, pasteurs, etc.), d'autant que l'unité de la foi n'était et n'est pas soutenue par une unité de compréhension et d'interprétation du Concile. Je ne crois pas trahir la pensée de l'A. en disant que son interprétation du mouvement théologique catholique post-conciliaire est plus inspirée par le prisme *Concilium* que par celui de *Communio*. D'aucuns contesteront sans doute ce choix. Qu'ils jugent avant tout sur pièce…

Il n'y a pas lieu de s'arrêter longuement sur la troisième partie, «Diversité des christianismes du second XXe siècle». Non qu'elle soit de moindre qualité, mais parce que cet ensemble relève davantage du style «chronique». Voici les titres des chapitres, suffisamment éloquents par eux-mêmes: 1° «Les christianismes dans l'Europe du Centre-Est»; 2° «L'Église orthodoxe russe dans l'espace soviétique et post-soviétique des années soixante à nos jours»; 3° «Le destin des chrétiens d'Orient à la fin du XXe siècle»; 4° «L'Amérique latine»; 5° «Un christianisme négro-africain»; 6° «Des christianismes très minoritaires dans une Asie démographiquement dominante»; 7° «Contrastes d'un christianisme majoritaire aux Philippines et en Océanie».

Arrêtons-nous sur les pages finales rédigées par J.-M. Mayeur qui s'est risqué à conclure le volume. Il souligne d'emblée que «la simple esquisse d'une conclusion sur cette période paraît une entreprise démesurée, et peut-être vaine». Mais il estime qu'«il est du moins possible, et souhaitable, d'énoncer quelques observations» (p. 739). Ne nous attardons pas sur les deux ultimes réflexions concernant l'œcuménisme et le dialogue interreligieux qui ont connu un élan vigoureux durant les dernières décennies du XXe siècle (cf. p. 741), mais plutôt sur les remarques énoncées au début de ces pages. La première s'inspire notamment de la réflexion d'É. Poulat telle que celui-ci l'a exposée entre autres dans son livre au titre suggestif, *La Galaxie Jésus* (Paris, 1994). J.-M. Mayeur insiste sur l'extrême diversité des christianismes d'aujourd'hui. Toutes les dénominations chrétiennes — y compris le catholicisme — vivent à l'ère d'un pluralisme tous azimuts, qui n'est d'ailleurs pas sans poser problème à l'unité de foi.

Deuxième observation, fort proche de la précédente: la dimension mondiale du christianisme, qui l'oblige «à s'incarner dans des réalités culturelles diverses» (p. 739-740).

J.-M. Mayeur met aussi en évidence le processus de sécularisation qui, depuis des décennies, amène un grand nombre de chrétiens à se demander ce que sera le destin du christianisme au troisième millénaire (sans doute sera-t-il «minoritaire», comme aux premiers siècles), processus d'ailleurs lié à diverses formes d'intégrisme et de désirs de «restauration». L'A. laisse percevoir son point de vue en citant deux chercheurs qui se sont penchés sur cette question et dont il résume ainsi la pensée: «La sécularisation, ce n'est pas la perte de la religion dans le monde moderne. C'est l'ensemble des processus du réaménagement du croire» (D. Hervieu-Léger), tandis qu'É. Poulat «n'observe pas la fin du christianisme, mais […] d'un certain esprit chrétien» (p. 740). Ces deux citations ne doivent pas être comprises comme des slogans; elles reposent sur de longues recherches extrêmement minutieuses. Mais elles trahissent peut-être un trop grand optimisme et ne vont sans doute pas au fond du problème. On ne vit plus dans une «époque de chrétienté» (quelle que soit l'imperfection d'une telle expression). Pourtant, même si l'on dépasse ce que cette époque a de mythique, la sécularisation ne pose-t-elle pas une question plus radicale que celle d'un «réaménagement du croire», savoir celle de la possibilité de la foi, ou, en négatif, celle de l'indifférence? Les siècles antérieurs ont tous connu leur manière d'indifférence, souvent minoritaire. Mais elle s'affirmait alors comme un rejet — plus ou moins conscient et agressif — du

religieux. De nos jours, l'indifférence n'a-t-elle pas pris un autre visage que l'on pourrait formuler comme suit: antérieurement, d'aucuns en arrivaient à *ne plus* se poser la question de la foi; actuellement, chez la grande majorité, cette question *ne* se pose *pas*, elle n'appartient pas à l'univers mental collectif? Il n'y a pas un «avant» que l'on refuserait.

Faut-il craindre des tentatives de restauration et d'intégrisme? Ces réalités, liées en bien des cas, sont réelles, et on ne peut que rejeter toutes les formes d'intégrisme, habitées souvent d'une violence inadmissible. Dans le cas de la volonté «restaurationiste», il convient, à mon sens, de se montrer nuancé, surtout quand on l'applique à certaines communautés dites «nouvelles». Pour que tentation il y ait dans cette voie, il faut une certaine connaissance de l'histoire, même si cette connaissance est souvent tronquée — le cas du lefebvrisme est emblématique. Mais je me permets quand même de douter que certains groupes aient une authentique volonté de restauration... Mon expérience de l'enseignement de l'histoire de l'Église contemporaine m'a clairement indiqué une ignorance profonde de son passé proche et lointain, — comme d'ailleurs de l'histoire générale. On se demande vraiment comment d'aucuns pourraient vouloir restaurer un passé dont ils ne connaissent pratiquement rien. Ce qui ne veut pas dire que telle ou telle forme d'évangélisation soit indemne de tout reproche.

Je formulerais deux regrets quant à la forme du livre. L'index aurait pu faire l'objet de plus de soin. Pourquoi ne pas avoir systématiquement donné, et en toutes lettres, les prénoms des personnages? D'autre part, les citations de sources ne sont pas légion. Pourquoi les avoir imprimées dans un corps aussi petit? On risque fort de ne pas les lire, ce qui serait dommageable à la bonne compréhension de l'exposé.

Deux regrets quant au contenu. N'eût-il pas été intéressant de consacrer un exposé à tout ce qui a trait à la «culture» dans le christianisme contemporain? À leur manière, de nombreux artistes et penseurs participent à l'annonce de la foi, avec des répercussions importantes — heureuses ou non — sur le vécu de cette foi (p. ex. le *Jésus* et le *François d'Assise* de Zeffirelli, ou les spectacles de R. Hossein, ont certainement marqué toute une génération). D'autre part, n'eût-il pas été tout aussi intéressant de consacrer quelques pages à l'historiographie religieuse de notre époque. Depuis quelques décennies, l'histoire religieuse est devenue une discipline presque autonome, et elle nous donne des

recherches d'excellente qualité qui contribuent à la diffusion et au modelage de la foi chrétienne.

Certes, de tels développements exigeraient de patientes et amples recherches. Aussi ces regrets ne sont-ils pas à prendre comme des reproches adressés à un ouvrage qui précisément fait honneur à l'historiographie religieuse contemporaine.

*

Le volume *Deux mille ans d'histoire de l'Église*, destiné à commémorer les 100 ans de la *Revue d'histoire ecclésiastique,* laquelle est un instrument irremplaçable pour tout praticien de l'histoire de l'Église, en particulier pour sa bibliographie, est certes d'une autre facture que le précédent. Il n'en doit pas moins retenir l'attention, tant par son contenu que par sa forme, et surtout par son «actualité».

Pour mieux en percevoir la richesse, voici tout d'abord la table des matières, les contributions de ce volume collectif ayant été réparties en trois grandes catégories.

> Le premier ensemble s'intitule «Dynamismes et pesanteurs internes» et s'articule autour de six thèmes: 1: La sainteté (F. Scorza Barcellona, *Les études hagiographiques au 20e siècle: bilan et perspectives*; P. Delooz, *Sainteté et martyre;* S. Boesch Gajano, *Des* loca sanctorum *aux espaces de la sainteté: étapes de l'historiographie hagiographique;* M. Lauwers, *Récits hagiographiques, pouvoir et institutions dans l'Occident médiéval. Note bibliographique*); 2. Le mal et le péché (M. Lamberigts, *Pélage: la réhabilitation d'un hérétique;* W. Frijhoff, *Sorcellerie et possession: du moyen âge aux Lumières;* M. Watthee-Delmotte, *Le Mal dans la littérature: un imaginaire en mutation (de 1850 à 1950, cent ans de lettres françaises)*; 3. L'autorité dans l'Église (G. Routhier, *L'autorité dans l'Église. Un débat sans cesse recommencé;* G. Turbanti, *Autorité et qualification des documents conciliaires*; B. Neveu, *L'autorité doctrinale de l'Église à l'épreuve du jansénisme*); 4. Les prêtres et les religieux (A. Tihon, *Le prêtre et le religieux*; J. Art, *L'histoire du recrutement des prêtres et religieux en Europe occidentale au 19e et 20e siècle: chapitre clos?*; P. Wynants, *Les religieuses de vie active en Belgique et aux Pays-Bas, 19e-20e siècles*); 4. Les laïcs (L.-M. Renier, *Les laïcs au tournant de l'histoire du troisième millénaire*; G. Cholvy, *L'émergence d'un laïcat catholique: le premier 19e siècle*; D. Pelletier, *Le «silence» des intellectuels français*; A. Borras, *Les laïcs: suppléance ou partenariat? Une mise en perspective du canon 230*); 5. L'émergence des femmes (A. Dermience, *L'émergence des femmes dans les Églises chrétiennes depuis les années cinquante*;

K. E. Borresen, *Matristics: Female Godlanguage in the Middle Ages*; M.-É. Henneau, *Femme dans l'Église: la religieuse d'Ancien Régime au regard de l'histoire. Quelques perspectives de recherche*).

Quatre thèmes principaux sont abordés dans la deuxième partie, «Dynamiques externes: l'Église à la rencontre des autres»: 1. L'expansion chrétienne et l'inculturation (J. Gadille, *Questions posées par l'histoire de l'extension mondiale du chritianisme et son incarnation dans les cultures*; W. Löhr, *The Theft of the Greeks. Christian Self Definition in the Age of the Schools*; J.-P. Duteil, *Les missions catholiques face aux difficultés linguistiques*; Cl. Prudhomme, *Rome et l'expansion missionnaire catholique hors d'Europe: du contrôle autoritaire et centralisé à la régulation concertée?*); 2. L'œcuménisme (É. Fouilloux, *Histoires de l'œcuménisme*; J. Famerée, *Le dialogue catholique-orthodoxe. Bilan et perspectives*; A. Encrevé, *Les protestants français face à la réunion de l'assemblée œcuménique d'Amsterdam en 1948*); 3. L'Église catholique et le judaïsme au 20e siècle (G. Miccoli, *Quelques remarques sur l'Église catholique et l'antisémitisme dans les années 30*; D. Pollefeyt, *Église et synagogue après la Shoah. De la substitution à la réconciliation et la coopération*); 4. L'Église, la société moderne et les droits de l'homme (G. Martina, *Du* Syllabus *à* Dignitatis Humanae; B. Plongeron, *Les Églises au défi de la modernité à la charnière des 18e et 19e siècles*; J. A. Komonchak, *Religious Freedom and the Confessional State. The Twenthieth-century Discussion*; R. Ladous, *Le magistère catholique au défi de la modernité ou l'impossible distinction des sciences [1870-1920]*).

Dans un troisième temps sont abordés les problèmes relevant de «L'Église et les sciences humaines». Ont collaboré à cette thématique É. Poulat, *Penser l'histoire de l'Église. Théologie catholique et nouvel esprit scientifique: le choc*; L. Voyé, *Église et sociologie*; V. Saroglou, *Église(s) et psychologie(s). Bilan et perspectives d'une ouverture prudente.*

Il revint au chanoine Aubert, directeur de la *RHE* pendant près de 40 années, de définir *Les nouvelles frontières de l'historiographie ecclésiastique.*

Quelques mots tout d'abord sur la forme adoptée par les responsables de la Revue pour la confection de ce numéro. À première vue, il s'agit de ce qu'on appellerait couramment un volume de «Mélanges». Fort heureusement, le volume échappe à la loi d'un genre qui oblige les auteurs à s'acquitter de leur tâche comme d'une pure obligation, et où le meilleur côtoie le moins bon. Chaque article est certes l'affaire d'un spécialiste, mais heureusement, la solidité du contenu ne verse jamais dans l'hypertechnicité, souvent appareillée d'une annotation qui désespère le lecteur — sans prétendre que celle-ci soit à proscrire en tous les cas. Qu'on

ne se méprenne pas sur l'appréciation: la *RHE* a magnifiquement réussi le pari de la «vulgarisation», au sens noble du terme, sans sacrifier au sérieux ni à la complexité des sujets traités — même si le lecteur, moins familiarisé avec tel ou tel objet, se verra peut-être obligé de compléter une information qui pourrait lui sembler trop allusive.

Il ne peut être question d'entrer dans le détail de chacune des contributions. Mais au vu des titres énoncés ci-dessus, on constate ce que R. Aubert souligne dans son chapitre: l'élargissement croissant des objets de recherches, ce qui n'exclut en aucune manière les sujets plus «traditionnels»; il insiste également sur l'importance de l'étude de l'histoire locale, longtemps considérée comme passe-temps d'érudits locaux. Pour user d'un terme à la mode, on assiste à une «globalisation» de l'histoire religieuse. D'autre part, et c'est sans doute une caractéristique des plus intéressantes de cette publication, tous les sujets traités, même ceux qui retiennent depuis longtemps l'attention des chercheurs, sont des problèmes «actuels» et sont en quelque sorte de l'histoire du «temps présent», d'autant que les auteurs indiquent chaque fois les pistes de recherches qui mériteraient d'être explorées. Un cas typique est celui du premier thème consacré à l'hagiographie. La sainteté fait partie de l'histoire de l'Église depuis ses débuts; or elle connaît une véritable explosion en matière d'études scientifiques, en même temps qu'elle est de plus en plus actuelle, ne serait-ce que par le grand nombre de canonisations et béatifications sous le pontificat de Jean-Paul II.

Il est un chapitre qui mérite d'être signalé plus spécialement, celui d'É. Poulat. Parce qu'il s'est toujours intéressé à des questions majeures de l'histoire de l'Église et souvent se trouve encore proche des faits, É. Poulat montre très bien que faire l'histoire de l'Église n'est jamais chose innocente, ni pour le chercheur, ni pour le lecteur, encore moins pour l'Église elle-même. Cela fait partie intégrante de sa vie.

On éprouvera un réel plaisir à lire le chapitre de R. Aubert déjà évoqué: la jeunesse d'esprit de l'A. suscite l'enthousiasme et la réflexion de tous, notamment lorsqu'il revient sur une question qui divise les historiens depuis longtemps: l'histoire de l'Église est-elle une discipline théologique? Question liée à cette autre: faut-il être croyant pour faire valablement de l'histoire de l'Église? Ou encore avec la question de la dénomination elle-même: faut-il parler d'histoire «de l'Église», du «catholicisme», du «christianisme», «religieuse», ce qui témoigne bien de

l'élargissement des recherches? L'intérêt de l'article est de rappeler avec justesse qu'il n'y a pas plusieurs vérités et que la recherche historique ne peut qu'obéir aux lois de la recherche de la vérité dans son domaine. Ce qui implique compréhension et sympathie, et souvent une longue préparation. Finalement, l'histoire ecclésiastique et la théologie sont plus intimement liées qu'on ne pourrait le penser de prime abord. R. Aubert rappelle que la théologie de Vatican II, plus soucieuse d'envisager l'Église comme peuple de Dieu, a fortement influencé l'élargissement des champs d'investigation: on étudie plus abondamment les différentes catégories de fidèles, voire une «chrétienté entière» et plus uniquement la seule hiérarchie ou les personnalités marquantes. À condition que chaque discipline respecte sa formalité propre et sache bien que l'autre ne peut en aucun cas être négligée, sous peine d'être soi-même mutilée.

Un admirable numéro de la Revue, digne de sa tradition, à laquelle nous souhaitons un excellent nouveau siècle.

B-1040 Bruxelles Bernard JOASSART, S.J.
Boulevard St-Michel, 24